

À retenir pour vos lectures

Numéro 20, hiver 1980–1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40343ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1980). Compte rendu de [À retenir pour vos lectures]. *Lettres québécoises*, (20), 103–104.

bore à partir d'elle) n'est pas une question sur l'espace, quel qu'il soit, mais bel et bien une question sur le temps.

René Payant

Notes

1. C'est à dessein que j'évite ici la référence à des artistes québécois, même si par exemple le nom d'Alex Magrini viendrait à propos dans ce contexte, car ce sera l'objet d'un prochain commentaire.
2. Montréal, Éditions HMH, coll. Constantes, 1980, 184 pages.
3. Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, coll. Arts d'aujourd'hui, 1980, 156 pages.
4. Cf. Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979.
5. *La formation de l'esprit scientifique* (1938), Paris, Vrin, onzième édition, 1980, pp. 7-8.
6. À relever la pénurie des publications « spécialisées » en art au Québec, on remarquera ce qu'une telle perception négative entraîne de stagnation et de pauvreté dans les débats intellectuels québécois (comme en témoignaient, sauf exceptions, les interventions au colloque du Symposium international de sculpture environnementale tenu à Chicoutimi en juillet dernier) et d'expatriation de publications qui n'ont d'effet au Québec que par retour, indirectement.
7. Je pense par exemple à une comparaison, qui aurait pu se révéler fructueuse sur le plan théorique, avec le travail de Albert Ayme (commenté par Jacques Henric dans *Paradigmes du bleu jaune rouge*, Paris, éd. Traversières, 1979) ou celui de Brice Marden (commenté entre autres par Jean-Claude Lebenzstejn dans « From », texte du catalogue de l'exposition de 1978 à la Pace Gallery de New York) qui sont des artistes qui travaillent aussi par superposition de couleurs et sur le problème du temps et de la lumière.
8. Prenons pour exemple le travail de Marc Le Bot sur *Vélickovic*, Paris, éd. Galilée, 1979, et l'ensemble des livres de cette collection.
9. Et non de l'art comme il est proposé généreusement en conclusion. (p. 174). D'ailleurs, tout au long de cet essai, le terme « art » est souvent employé indifféremment à la place du terme « peinture » ou « dessin », alors que l'hypothèse théorique est, surtout devrait être, spécifiquement picturale.
10. Je cite ici avec modifications J.-F. Lyotard à propos d'Albert Ayme.

À retenir pour vos lectures

VOIX ET IMAGES

Vol. V, no 3, Printemps 80

Il est rare que je lise une revue littéraire de bout en bout. Je vais à ce qui m'intéresse. Je laisse le reste de côté. Pourtant, cette fois, j'ai lu de la première page à la dernière ce numéro dont la première partie est consacrée au poète et romancier Fernand Ouellette. L'entrevue avec Ouellette est vivante et nous apprend des choses agréables. Comme celle-ci par exemple. À la question de Noël Audet : « La prose aurait un avantage sur la poésie du point de vue du plaisir d'écrire ? », M. Ouellette répond : « Oui et non. C'est-à-dire que le plaisir est plus soutenu, on se bat avec un texte qui a beaucoup plus d'épaisseur et les difficultés ne sont pas du tout du même ordre : les difficultés de construction, de syntaxe, de correspondance des temps, etc. » Sans commentaire.

Suivent quelques poèmes de F. Ouellette et un essai intitulé *La Lumière sous l'abîme*.

La partie des études est surtout consacrée à l'essai québécois contemporain. Gilles Marcotte intitule son texte *Les années trente : de Monseigneur Camille à la Relève*. Nous y apprenons ceci qui devrait être éclairant : « Les grands débats qui agitent la critique littéraire de l'époque ne trouvent, dans la *Relève*, aucun écho ; et la littérature canadienne-française même, comme projet d'ensemble, n'y reçoit qu'une attention distraite ». C'est tout dire sur cette génération d'intellectuels. Robert Vigneault parle des *Essayistes d'une Cité (plus inquiète) que libre* tandis que André Belleau signe *Approches et situation de l'essai québécois*, rempli de vues intéressantes.

Dans un « aparté », André Brochu nous parle de ses souvenirs de jeunesse à St-Eustache. Il semble nous dire qu'il y a été heureux mais on finit par comprendre que ce n'est probablement pas vrai.

La dernière partie est faite de chroniques qui sont toutes à lire. Mais je n'ai plus d'espace pour vous en parler. Ne vous désabonnez pas à *Lettres québécoises* pour vous abonner à *Voix et Images*, abonnez-vous aux deux revues.



A.Th.

le fou de l'île

félix leclerc fides



LE FOU DE L'ÎLE.

Félix Leclerc.

« Suivez-moi,
il y a fête sur l'île ».

Publié pour la première fois à Paris en 1958, aux éditions Denoël, l'un des premiers romans de Félix Leclerc, *Le Fou de l'île*, est réédité pour la quatrième fois aux éditions Fides, dans la collection « bibliothèque québécoise » ; voilà qui montre la place qu'occupe l'oeuvre de Leclerc dans la littérature québécoise.

Ce roman nous raconte l'histoire d'un homme qui, « vomi par la marée après un long voyage », est à la recherche d'une « chose qui vole ». Cet étranger, venu de nulle part et que l'on prend pour un illuminé, bouleversera la vie paisible des gens par ses paroles qui semblent incompréhensibles. Car depuis son arrivée dans l'île, quelque chose est changé. Ceux qui ne comprennent pas pensent que ce fou est dangereux et ils veulent le chasser.

Tandis que d'autres, dont Salisse « le pêcheur d'anguilles, homme frustré mais qui devine les choses qui sont belles » ; Bérth « le forgeron à la gueule terrible mais avec un coeur de femme » ; Henriot « l'enfant à lunettes qui cause avec un oiseau bleu sous un arbre » ; le Bouclé « la terreur de l'île » et plusieurs autres personnages sympathiques seront envoûtés par ses paroles de prophète. Tous ces gens chercheront avec ce « fou visionnaire » la « chose qui vole » et qui ressemble étrangement au bonheur. Un bonheur qui semble, lui aussi, être absent de l'île.

Un roman plein de poésie qui fera passer quelques heures de bonne lecture à ceux qui ne connaissent pas encore *Le Fou de l'île*. Pour ceux qui le connaissent déjà, cette quatrième réédition justifie une relecture de ce beau roman.

G.L.

À retenir pour vos lectures

JE ME SOUVIENS depuis 1834 Éd. Leméac

est un livre illustré, publié par les responsables des *Rencontres francophones*, à l'occasion de la deuxième manifestation de ce genre, mais qui en rappelle d'autres. Je cite un texte de l'avant-propos de Claude Paulette :

« En 1978, on organisait à Québec, la fête du Retour aux Sources et on donnait aux francophones de toute l'Amérique du Nord l'occasion de se retrouver dans la ville mère, dans la capitale de l'Amérique française.

En 1979, les manifestations allaient prendre un caractère permanent sous le titre de *Rencontres francophones*. Dorénavant, cet événement annuel réunira chez nous des participants de langue française, de tous les âges et de tous les pays.

Sait-on cependant que ces fêtes ne sont que la reprise d'une tradition plus que centenaire ? »

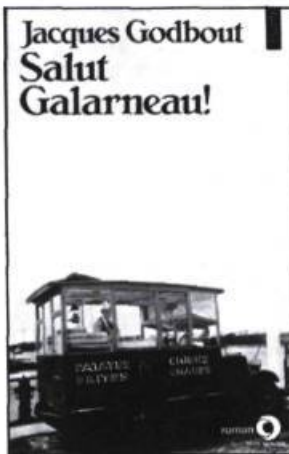
Ce retour aux sources, il commence donc avec la création de la fête nationale par Ludger Duvernay, en 1834. Cette année-là un banquet réunit une soixantaine de personnes, à Montréal, la plupart des patriotes ou appartenant au parti réformiste. On y porta 25 santés.

Puis la tradition s'implanta de célébrer en grande pompe, quand on le pouvait, la fête nationale, le 24 juin. Certaines dates à retenir : 1842, première fête nationale à Québec. 1848, on ne fête pas mais Louis G. Baillargé ressuscite la bannière de Carillon, qui deviendra le drapeau du Sacré-Coeur avant de devenir le fleurdelisé. 1850, la fête nationale célébrée à New York. 1854, c'est la translation des restes des héros des Plaines d'Abraham et l'appel aux concitoyens pour élever un monument à ces braves : le monument des Braves, à Québec. 1855, visite de la Capricieuse. 1874 : la convention de Montréal. C'est l'année où l'on a célébré avec le plus d'éclat par un grand rassemblement des Canadiens français du Canada et des États-Unis. Puis, vient la Convention nationale de Québec en 1880. Nous en arrivons au « Premier Congrès de la langue française au Canada » qui eut lieu à Québec en 1912. Le deuxième en 1937. Le troisième en 1952. En 1957, c'est le « Congrès de la reffrançisation ». En 1967, « Les États généraux du Canada français ».

Ce livre d'une centaine de pages, rempli d'illustrations est un beau rappel de souvenirs.



A.Th.



Salut Galarneau en livre de poche

Vient d'être réédité au Seuil, collection Points, le *Salut Galarneau* de Jacques Godbout. Un classique déjà ? Il se peut.

Je me demande ce que les Français peuvent comprendre à ce texte. C'est leur problème. Pas le mien. Quant à François Galarneau, il voulait (entre autres choses) devenir ethnographe. « Mon snack-bar c'est peut-être le carrefour idéal pour un baptême de coupe dans la populace ! » (p. 59). Il s'est transformé en écrivain. C'est du pareil au même.

Le problème c'est que l'ethnographe-écrivain ne possède ni instruction, ni diplôme. Il parle le langage primitif de ceux qu'il étudie. On comprend mal un ethnographe qui écrit en Zoulou. C'est ce que fait François Galarneau. Cela donne un récit presque joual qui rend admirablement compte de sa situation de petit nègre québécois écrasé par ces grands stratèges américains que sont le général Motor et le général Electric.

La leçon de cette histoire ? Si on veut écrire, il faut être soi-même, se dire tel qu'on est, ne pas chercher à maquiller sa vérité et celle de toute une société.

En ce sens, dans *Salut Galarneau* le problème reste entier. Galarneau, l'inculte, le mal éduqué est obsédé par la figure omnipotente de son frère Jacques, scripteur à Radio-Canada et écrivain de surcroît. Jacques a étudié en France. Il peut citer Rimbaud dans le texte. Il a des lettres donc du pouvoir. « Jacques va l'aider » dit Arthur (le troisième frère), dit Marise, dit . . .

En fait, l'éternel dilemme : comment un Québécois doit-il écrire ? En indien, en français . . . ? Le débat dure depuis 150 ans. À vous de choisir. Mais de grâce, choisissez la bonne formule. Faites comme François. Soyez vous-mêmes.

A.V.

INÉDITS D'ALAIN GRANDBOIS

Alain Grandbois, *Délivrance du jour et autres inédits*, « avec des dessins de l'auteur », Éditions du Sentier, 1980.

Les Éditions du Sentier nous offrent un second livre : après *Stupeurs* de Gilles Archambault, voici quelques textes inédits d'Alain Grandbois. Le Sentier s'est donné pour but de publier, en marge des grands circuits, de beaux livres à tirage réduit. Il ne s'agit pas véritablement d'ouvrages d'art, mais d'éditions réalisées avec soin, tant dans le choix des papiers que dans l'accord de tous les éléments constitutifs d'un livre comme objet : papiers, caractères, couleurs, dessins, mise en page. Ces volumes, numérotés et signés, sont vendus par correspondance (Boîte postale 156, succursale Cartierville, Montréal, H4K 2J5).

Jacques Brault nous propose, dans *Délivrance du jour*, six textes inédits de Grandbois, quatre proses et deux poèmes, accompagnés de dessins de l'auteur (Grandbois avait l'habitude de dessiner, en particulier dans les marges de ses manuscrits). Ces textes datent probablement des années trente et quarante et appartiennent donc à la grande période créatrice du poète des *Îles de la nuit*. Ils ne m'ont pas paru ouvrir de nouveaux horizons dans l'oeuvre mais se présenter plutôt comme des compléments très intéressants pour une meilleure connaissance de Grandbois et spécialement du Grandbois conteur. Les éditeurs, dans leur présentation, écrivent : « Notre choix permet de constater qu'Alain Grandbois, dans ses inédits comme dans ses oeuvres publiées, est un écrivain du souvenir et de la nostalgie ».

« Alain Grandbois ne souhaitait pas que ses « brouillons » (ainsi qu'il disait) soient considérés comme des ouvrages mûris et formellement achevés. Mais nous ne croyons pas manquer à sa mémoire et à son respect en donnant ici un avant-goût de ses textes inconnus ». Cette première publication d'inédits de Grandbois nous permettra en effet d'attendre la grande édition critique de ses oeuvres et des très nombreux manuscrits qu'il a laissés (Fonds Grandbois, à la Bibliothèque nationale). Une équipe de l'Université de Montréal sous la direction de Jean-Cléo Godin a mis sur pied un projet d'édition critique des poèmes, contes, nouvelles et récits. Ce sera là l'instrument indispensable à une étude approfondie de l'oeuvre de l'un des poètes québécois les plus importants.

M. Lemaire

